

Trois nouvelles



Prix des jeunes écritures

- Première édition -
Mars 2019



PRÉFACE

Le bonheur de l'écriture, la richesse du français, de tous les français parlés dans le monde et le goût du partage ont présidé à la création de ce prix créé par RFI et l'AUF. Au hasard d'une rencontre au Collège de France, nous avons croisé nos désirs et partagé cette ambition de saluer une jeunesse créative. Quelques contraintes de format : histoire courte de moins de 15 000 signes. Une première phrase imposée : « Toute histoire commence un jour, quelque part » *prêtée* par Abnousse Shalmani, celle de son roman *Les exilés meurent aussi d'amour* (2018). Le reste sera imagination. Plus de mille jeunes gens, filles et garçons, étudiants membres du réseau de l'AUF ou simples auditrices ou auditeurs de RFI ont proposé leur texte pour finalement choisir trois lauréats. Dure loi des concours, mais faut-il dire l'enthousiasme d'avoir compté tant de participants et la fierté de récompenser ces lauréats qui en quelques phrases ont su faire vibrer le jury. Présidé pour cette première édition par l'écrivaine haïtienne Yanick Lahens qui inaugure, la première chaîne des Mondes Francophones au collège de France, et a voulu récompenser l'originalité de la narration et la précision du style.

Pascal Paradou

*Adjoint à la directrice de RFI
en charge des opérations culturelles
et de la Francophonie*

***Le jury 2019 est composé de Yanick Lahens, écrivaine - titulaire de la Chaires des Mondes Francophones du Collège de France - Présidente du Jury,
Pascal Paradou, Abnousse Shalmani - écrivaine, Georges Malamoud - Conseiller stratégie du Recteur - AUF, et Marc Alexandre Oho Bambe dit Capitaine Alexandre - poète slameur.***

SOMMAIRE

Prix des Jeunes Écritures

SALIM ET MOI

Nicolas Brns 09

Prix étudiants

ILLUSION

Yemna 21

Prix du public

LES DÉFIS DE LA VIE

May Tafesh 29

Salim et moi

Nicolas Brns

Toute histoire commence un jour, quelque part. Situation initiale, passion guimauve, trahisons tordues, nœud de problèmes comme on aimerait ne pas en vivre ; des hauts et des bas, des déclarations un peu gauches, des tirages d'affaire adroits, une chevauchée épique qui présage des ébats et un final en color motion sur du Étienne Daho. Objectif : vous arracher un « C'était hyper sympa, on a passé un super moment » chargé en émotions lors de vos dîners entre amis.

Bien sûr, il y a aussi l'histoire avant l'histoire. Le brouillon. Les bavardages. Les taches d'encre sur papier buvard, les erreurs, les digressions et les écarts d'âges. Mais ça, on ne la montre pas. Personne n'aurait envie de se faire livrer une version des 147 prototypes de son lave-vaisselle « pour mieux comprendre l'objet ».

Vous vous imaginez recevant une compilation des meilleurs couacs de votre chanteuse préférée ? Aucun intérêt. À la rigueur, les ratés, c'est bon pour les bêtisiers à la fin d'un film, pour voler la célébrité aux perchistes et maintenir dans l'ombre quelques obscurs figurants.

Et ça fait toujours du travail pour nos conservateurs de musée qui peuvent s'extasier une fois l'an de la découverte absolument exceptionnelle d'un gribouillis du Maître sous l'épaisse couche de peinture d'un tableau. Comme ils sont

contents, alors, de nous bassiner en exhibant fièrement l'intimité de l'œuvre éternelle, de pointer du doigt les tentatives avortées, signes de la maturation créatrice du Génie. Oh ! Le Maître était avant tout un homme, incertain et tâtonnant comme nous le sommes, nous, pauvres crapauds de fond de mare ! C'est important de ménager le bonheur des autres, ça fait grandir par procuration.

Comme on n'a pas toutes les clés pour accéder à leur univers, ça reste une idée qu'on pourrait avoir. Un jour, en se trompant. Mais pourquoi pas ? Il y a des moments fondateurs. Sans lesquels tout est flou. Des étapes indispensables qui nous habillent et nous témoignent. Qu'est-ce qui différencie un pompier d'un juge ou d'un prêtre quand ils sont nus ?

Sur le carnet de mon histoire, il y a quelque temps, toute écriture aurait été clairement illisible. Des pages entières gribouillées et noircies nerveusement pour rien, jusqu'à transpercer le papier. Chaque point que je fais sur cette époque ressemble à une vilaine tache d'encre. Sombre, indésirable, salissante.

Mais ça ne vous regarde pas vraiment. Penses-tu. Après tout, Blanche-Neige aurait très bien pu être une ado punk, qu'est-ce que ça pourrait bien vous faire ? Tant qu'elle trouve ça normal de vivre avec sept petits mecs dans une cabane au fond d'un jardin, qu'elle s'embrouille avec la folle à la pomme et que son mec arrive, en bon prince, juste trop tard pour être d'une quelconque utilité, on s'en fiche, non ? C'est l'histoire qui compte, la rencontre, le mariage, pas les préparatifs.

Et justement, ma vie entière a pris un tournant quand j'ai rencontré Salim. À ma sortie du centre de réhabilitation et de formation où le juge m'avait placé, c'est à lui que l'on m'a confié. On avait à peine franchi les portes, qu'il a allumé sa cigarette et qu'il m'a dit, très brut : « Écoute, ce que je t'offre maintenant, c'est une nouvelle vie. J'ai besoin de toi et tu vas m'aider, c'est tout. Je te prends un mois à l'essai. Les deux derniers n'ont pas su s'adapter et on les a renvoyés d'où tu viens. J'ai beaucoup

d'attentes et j'ai aucune envie de me coltiner un emmerdeur qui n'en fasse qu'à sa tête. C'est clair ? »

Alors forcément, je n'ai pas moufté. Au début. Nos rapports étaient froids, à vous couper l'envie d'y mettre le nez. On se dévisageait en chiens de faïence, on se tournait autour, on se jaugeait. On s'apprivoisait. Je ne savais pas très bien ce qu'il attendait de moi. Il m'a laissé errer un peu de temps pour m'adapter, poser mes marques. Puis il m'a beaucoup parlé. En un sens, il s'est dévoilé. Il voulait que je le sente, comme il dit, que j'intègre. Son rythme, sa manière de faire, sa vie assez solitaire, ses contraintes. Ses exigences. Plus compliqué qu'un bouquin. Autant vous dire que j'allais en baver.

Mais moi, je n'avais pas eu autant de privilèges de toute ma vie. En contrepartie, j'avais un repas quotidien, un endroit où dormir, rien que pour moi, de la considération pour ce que je suis... Et même des responsabilités ! Je n'avais aucune envie de retourner de là où je venais. Serré parmi les autres comme des loups en cage, dans des conditions rustiques, à n'être qu'un numéro de plus. En plus de nous montrer les crocs, on subissait un rythme épuisant pour nous casser, nous éduquer, faire de nous de bons petits soldats. Il y en a qui pétaient complètement les plombs et on les revoyait plus. Alors, je me suis appliqué. J'y ai mis toutes mes forces pour obtenir le meilleur. Je captais vite, j'avais le flair et très envie de sortir de cet endroit. J'ai fait ce qu'il m'a demandé, comme on me l'avait appris, martelé, répété, rabâché cent fois en formation. Il faut croire que j'étais plutôt doué parce qu'il m'a gardé. Aujourd'hui, on est inséparables.

Même si c'est con à dire, niais et pataud - comme un chiot à peine sevré, je dois avouer que Salim m'a tout de suite plu, claudiquant, le pas raide, sa posture systématiquement guindée et ses mouvements hésitants qui lui donnaient l'air d'un pantin mal articulé. Comme s'il avait constamment peur de rater quelque chose, de passer à côté d'un truc ou qu'un malheur lui tombe dessus sans crier gare.

Le mieux, c'est son regard fixement accroché à la ligne d'horizon qui n'en démord pas. Qui vous dévisage sans vous regarder. Il affiche constamment un air absent, ailleurs, comme perdu dans des pensées tellement absorbantes qu'il aurait complètement oublié que vous étiez à côté de lui. Il a des yeux infinis. Ses iris d'un bleu presque translucide donnent l'impression d'être passé au scanner, et pourtant, impossible de savoir ce qu'il a dans la tête. C'est un grand rêveur Salim. Un mélancolique devant l'éternel.

Tout dans ses gestes évoque une attention particulière, démesurée, à ce qu'il fait. Il ne peut pas juste être là. Tout semble le fasciner et en même temps le malmener, lui jouer des tours, être à deux doigts de se retourner contre lui. On le dirait captivé par les choses, presque captif. Quand il est stressé, il s'emmêle les pédales. Mais il prend le temps pour faire les choses et les fait avec soin. Et beaucoup de gestes saccadés.

Il fait partie de ces gens qui vous rappellent que la beauté des choses n'existe que par l'attention qu'on leur accorde. Il y en a beaucoup que ça fout vite mal à l'aise, qui trouvent ça un rien snob et méprisant. Mais ils ne comprennent pas. C'est juste que ce n'est pas son truc à Salim, les interactions. Si les conventions sociales pouvaient ne pas exister, il serait beaucoup plus heureux, je crois.

Il me fait marrer avec ses tocs. Il se lève tous les matins de la même manière. Pose un pied par terre, puis l'autre, il s'assoit, respire, boit un verre d'eau, étire ses bras en l'air, repose les mains sur sa tête, se masse le cou et se met debout. Ses rotules craquent souvent à ce moment-là. L'autre jour, il a encore mal boutonné sa chemise, le jeudi avec le vendredi, vous savez. Vous pouvez être sûr qu'un jour sur deux, il aura des chaussettes dépareillées. Son apparence lui importe peu. Il n'est pas très attaché à ces choses-là. Et ça se remarque. C'est comme le ménage, on voit seulement quand il n'a pas été fait.

C'est surprenant le bruit que ça fait quelqu'un aux aguets. Un trémolo dans l'air. Regards en coin et chuchotements désapprobateurs. C'est bruyamment discret. Quand les

gens remarquent quelque chose qui leur paraît louche, ils ont la conscience qui sursaute et le cœur qui tressaille. Et ainsi résonne l'écho de leur étonnement jusque dans nos veines...

Il en a souffert de ce laisser-aller ! Un être à l'énergie brute dans un monde superficiel, trop sincère pour nos masques. Les gens passent leur temps à se montrer sans se révéler, à dévoiler ce pourquoi ils aimeraient être reconnus tout en cachant ce pourquoi ils pourraient être aimés. Salim, on est loin de piger le quart de ce qu'il voudrait nous dire.

D'une certaine manière, heureusement que j'étais là pour lui. Ne serait-ce que pour ses relations avec les filles. Parce qu'il n'ose pas déranger et que sa première impression déstabilise toujours, il a du mal à leur parler. C'est con, parce qu'il connaît des choses comme c'est pas possible. Mais il n'ose pas partager. La peur de donner. C'est quand même terrible. De l'intérieur, il doit ressembler à un gros ballon de baudruche gonflé à bloc, prêt à exploser.

À moi, il raconte tout. Mais avec les autres, il ne sait pas trop s'y prendre. Comme s'il était concerné par un truc qu'il n'aurait pas perçu et serait resté en face de lui. Ou un truc que les autres n'auraient pas et qui l'embêterait vachement. Il est touchant Salim quand il se livre. Il me répète souvent : « Harvey, t'es vraiment mon meilleur pote. Tu ne comprends rien, mais tu comprends tout. »

Il est con. Comme si porter un prénom étranger faisait de moi un demeuré.

On a mis en place des stratagèmes pour attraper les filles. Enfin, surtout moi. Lui n'aurait jamais voulu si je lui en avais parlé. Je crois que ma simple présence donnait de la rondeur à son personnage.

Quand les gens nous voyaient ensemble, Salim était mieux accepté. J'ai toujours eu cette capacité à calmer et à rassurer. Je dois avoir une aura tranquillisante.

Dans la rue, les regards qui nous suivaient étaient plus intrigués, moins moqueurs. Il faut dire qu'on ne passait pas inaperçu. Le mieux, c'était dans les bars. Dès que je

sentais qu'on attirait l'attention, que les regards volés commençaient à charger l'atmosphère, j'allais à la chasse, ouvrir les discussions à droite à gauche, interpeller, réagir, amuser, séduire, capter et brûler l'attention.

D'abord impassible, simple oreille distraite, Salim restait à l'écart. À attendre qu'on fasse un pas vers lui. Alors, je le présentais. Et là, un large sourire étirait son visage et la lumière semblait revenir dans la pièce. Salim prenait la relève. Il pouvait faire son numéro. Drôle, incisif, soucieux, attentif. Un vrai clown qui s'ignore. Avec son art du récit, son intuition du rythme et sa maîtrise des silences, il créait des bulles d'intimité qu'il pouvait faire gonfler en émotions des heures durant.

Comme ça, on dressait des ponts et des passerelles, de simples voisins de table au statut de rencontres inopinées, insoupçonnées, inspirantes. Et parfois plus, quand Salim proposait avec des manières très prévenantes, sans vouloir déranger, de poursuivre la discussion dans la chaleur tamisée de son salon, dans les vapeurs douces du vin et du scintillement des êtres, comme une invitation à déambuler dans des rues frissonnantes.

Jusqu'au jour où il a rencontré Emilie.

On vivait bien, comme des célibataires endurcis satisfaits de leur existence, à se laisser porter au gré des petites combines, des invitations surprises et des buffets gratuits. Emilie a apporté un sacré appel d'air à notre petite routine renfermée sur elle-même.

Comédienne, elle a un cœur exubérant, une énergie folle et n'arrête pas de rire et de s'émerveiller. Elle affiche une joie constamment renouvelée au quotidien. Une morale de la surprise et de la vraie valeur des choses. Un soleil qui se lève chaque matin. J'avais déjà rendu à Salim la stabilité et la confiance qui lui manquaient. Elle lui a rendu le goût de vivre et l'envie d'aimer. Ils passent des heures à jouer, c'en est fatigant. Même pour moi.

On forme un drôle de couple tous les trois. Mais on s'en accommode très bien, sans mauvaise jalousie. Elle connaît suffisamment Salim pour savoir qu'il ne peut pas se passer de moi. Et moi, à vrai dire, c'est pareil. Sans lui, je ne sais pas bien où j'en serais aujourd'hui.

J'imagine que j'aurais trouvé une petite, que je serais tombé amoureux, que j'aurais eu des gosses. Et la même vie que des millions d'autres : manger, dormir, baiser, rôder de ci-de là, mener quelques luttes mesquines pour mon territoire, me faire des amis, des ennemis, me créer du suspense et des histoires sur les courbes desquelles monter et dévaler dans la luge de l'existence...

Ou alors partir. Voir le monde et d'autres manières de faire sous d'autres latitudes. Abreuver mon âme de découvertes, combler ma soif d'aventures, rassasier ma curiosité d'étonnements impromptus. Et quand j'aurai fini d'user ma rate, que mon cœur n'en pourra plus de pomper l'air pour alimenter ce corps, que le plaisir et l'émerveillement ne suffiront plus à mon appétit, je m'en irai. Et j'aurais été libre, mais ç'aurait été une vie solitaire, égoïste. Un fil pendant sur la maille du vêtement. Une histoire sans fil rouge, une existence qui n'aurait tenu qu'à un fil.

Alors que Salim, c'est con, mais il suffit que je voie sa tête de désespéré pour tout de suite me sentir important, savoir qu'il compte sur moi, que je peux l'aider. Que quelqu'un a besoin de ce que je peux offrir de meilleur.

C'est marrant de voir comment tous les éléments d'une vie concordent parfois à aboutir à un moment bien précis. Comme si toute une partie de votre existence n'avait été que la répétition opiniâtre et épuisante avant la grande première libératrice, l'entraînement du soldat avant son baptême du feu, un simple didacticiel de prise en main du jeu, en somme.

Qu'est-ce qui domine l'enchaînement imprévisible des événements qui forment votre vie ? Cette juxtaposition bout-à-bout de parcelles de vécu, accumulées depuis les origines jusqu'à ce moment-même, où vous contemplez

l'ampleur de l'énergie mobilisée, investie et relâchée, avec pour dénominateur commun, ce résultat final : vous, ici, maintenant.

Et tout ce que vous avez accompli. Pour Salim. Comme quoi, c'est ce genre de rencontres qui légitime une vie. Qui vous fait savoir que vous êtes à la bonne place, que vous agissez pour les bonnes raisons. Pour rendre l'existence un peu plus douce à ceux qui vous entourent.

Parce que sans moi, il mènerait une vie de chien, l'aveugle.

Illusion

Yemna

Toute histoire commence un jour, quelque part, par un regard, un sourire ou un baiser volé. Un « oui » murmuré entre deux rires, des heures d'étreintes, la joie des premiers pleurs et la vie suit son cours, pour le meilleur... et pour le pire.

Le bruit d'une chaise que l'on pousse, des cris, une gifle, une porte qu'on claque et puis plus rien. Mes mains retombent le long de mon corps, laissant sûrement des traces derrière elles, seules témoins d'une colère étouffante, incontrôlable, mais surtout silencieuse.

Je sors de ma chambre et la vois, assise à même le sol et lui tends la main, sans un mot.

Elle me regarde et sourit. Sa lèvre inférieure craque. Elle saigne. La mienne aussi, sous le poids des mots que je peine à retenir. Elle se frotte l'œil, serre son bras meurtri et grimace. Il ne l'a pas ratée, cette fois.

Sa bouche s'entrouvre, mais je sais déjà ce qu'il va en sortir. Une colère sourde me fait serrer mon poing libre et libérer l'autre main de son étreinte. Je me détourne d'elle, sa vue m'étant tout d'un coup insupportable. Je me mords la langue et ravale mes mots. Car ce n'est pas de sa faute. Mes mains bougent de leur propre chef. Je me retourne, sac de glace à la main, et serre son épaule de l'autre. J'évite son regard, mais je ne peux éviter ses mots.

Sa main se pose sur mon épaule, et ma vue s'embrouille. Je baissela tête alors que tout mon corps me crie de m'éloigner d'elle et de me recroqueviller dans ma chambre, loin d'eux deux. Je ne le fais pas pourtant, car elle a besoin de moi, de ma présence, besoin de se savoir écoutée.

Il ne l'a pas fait exprès, il était énervé et s'excusera sûrement à son retour. Il est probablement désolé. Il appellera certainement dans l'après-midi. Et puis c'est un peu de sa faute à elle, elle l'a provoqué en premier, lancé la première insulte, puis le deuxième coup. Elle n'aurait pas dû. Il ne l'a pas fait exprès...

Sa voix vire dans les aigus. Pressant le sac froid contre son oeil, ma main flanche. Elle veut presser davantage, mais je la retiens. Je ne bouge toujours pas, mais hoche la tête. Elle ne se tait pas, ne se calme pas. Car ce n'est pas moi qu'elle cherche à convaincre. Mes yeux croisent les siens, mais elle ne me voit déjà plus. Elle est perdue dans son monde à elle, un monde où elle vit depuis trente ans, depuis que son histoire a commencé, un monde dont la seule raison est de savoir ce qui avait mal tourné cette fois, puis celle d'avant, puis l'autre encore...

Ma main couvre la sienne posée sur mon épaule, et je la serre de l'autre, faisant tomber la glace désormais liquide. Elle arrête de trembler, puis éclate en sanglots.

Elle répète mon nom, puis crie celui de Dieu, maudit sa famille qui ne lui vient pas en aide, jure d'appeler la police... Une minute passe, puis deux. Bientôt, l'horloge sonne dix heures du matin. J'ai raté mon premier cours, elle le sait, mais me serre plus fort lorsque je fais mine de me dégager. Tant pis, un zéro de plus ne changera rien.

J'ai chaud tout d'un coup. L'air n'entre plus dans la cuisine. La fenêtre, pourtant ouverte, ne l'est pas assez. Je lui fais signe de passer au salon, m'éponge le front et les joues et la suis. Mes sourcils se lèvent malgré moi : elle a perdu du poids.

Je m'assois sur le bord du canapé, aussi loin d'elle que je peux me le permettre, guettant le moment où elle réclamerait mon étreinte. Mes épaules se relâchent un peu plus tard : elle n'en a plus besoin.

Je pose les mains à plat sur le canapé puis croise les bras. Mes paumes humides de sueur laissent une trace franche sur le rouge sale du meuble. Sa voix me parvient aux oreilles, je ne sais pas depuis quand elle parle, mais cette fois, je l'écoute. Son discours a changé. Il est moins hypocrite.

Elle aurait aimé le quitter, mais ne le peut plus désormais. C'est ce qu'elle veut, mais ce qu'ils veulent également, lui et sa maudite famille. Imaginer simplement le sourire triomphant de sa belle-mère lui donnait envie de vomir. Elle va rester. Rien que pour ça. Et puis elle ne m'oublie pas, qu'elle le quitte me ferait du mal, alors que je n'étais encore qu'au début d'un cursus scolaire qui s'annonce long, vu mes notes. Non, le quitter n'est pas raisonnable.

Ses mots me font sourire, elle le voit et sourit à son tour. Je baisse le regard, seul trait qui peut me trahir.

Elle bouge son bras meurtri et son sourire s'élargit : elle n'a plus mal. C'est son ventre affamé qui réclame son attention désormais. Je dois avoir faim aussi, le petit-déjeuner sera prêt dans un instant. Il vaut mieux que je me prépare. Je peux rester à la maison aujourd'hui. J'en ai sûrement besoin.

Elle s'éloigne vers la cuisine, je me relaxe. Mes paumes me brûlent, je me sens sale. Elle ne se retourne pas. L'odeur du café titille mes narines et je retiens un haut-le-cœur. Je ravale ma salive dans une vaine tentative d'y noyer le sentiment qui m'étouffe.

Je soupire et les mots s'échappent malgré moi.

- Tu me dégoûtes, maman.

Elle ne m'entend pas.

Les défis de la vie

May Tafesh

Toute histoire commence un jour, quelque part, mais il y en a d'autres qui ne finissent jamais.

Amal, la fille la plus brillante de son université, est belle comme le jour : son sourire vole les cœurs et les regards. Elle a des cheveux qui ressemblent aux rayons du soleil. Elle vit seule avec sa grand-mère depuis le décès de ses parents. Elle étudie la médecine à l'université. Elle paraît joyeuse. Se fiant à sa gaîté débordante et à son sourire solaire, ses camarades pensent qu'elle est riche. Mais ce soleil cache un cœur plein de tristesse.

Chaque nuit, avant de dormir, elle écrit à sa mère des lettres parlant de sa vie, mais qui ne lui arriveront jamais. Elle se rappelle d'un jour inoubliable, il y a treize ans. Elle avait sept ans. Le soleil illuminait le ciel gris. Les oiseaux l'appelaient. C'était le premier jour de ses vacances. Elle s'était réveillée tôt puis était allée réveiller sa mère. Elle est entrée dans sa chambre. Il faisait froid et le calme nimbait la pièce. Elle n'entendait rien, même pas le souffle de sa mère. Elle s'est approchée du lit en appelant : « Maman ! Maman ! » Et toujours ce calme. Elle répétait plus fort : « Maman ! Maman ! » Mais pourquoi sa mère était-elle « tellement » endormie ? Elle se posait mille questions en courant pour appeler sa grand-mère.

Regardant le visage de la maman, la grand-mère comprit

qu'elle était morte. Dans ses bras, Amal sentit les larmes de sa grand-mère tomber sur ses joues.

Amal ferma son cahier, les yeux emplis de larmes. Elle n'oubliera jamais ce jour-là et sa souffrance après la mort de sa mère. C'était sa routine quotidienne.

Il ne lui reste plus que sa grand-mère. Elles s'aiment beaucoup, comme des amies.

Un jour, à l'université, elle riait comme d'habitude. Puis soudain, elle s'écroula sous le regard interdit de ses camarades. Ce n'était pas la première fois qu'elle perdait connaissance. Mais cette fois-ci... Le docteur décela une maladie grave. En écoutant le diagnostic, elle ne dit rien. Elle ne voyait plus rien. Elle était choquée.

Amal est rentrée chez elle où elle est restée pendant des jours, sans manger ni parler à personne. Elle n'acceptait pas de revoir ses amies et ses camarades qui venaient lui rendre visite. Seule sa grand-mère la regardait quand elle essayait de la faire manger ou quand elle l'encourageait à parler. Mais elle n'était plus avec elle : son corps était là, mais son esprit était complètement ailleurs. Les mots du docteur résonnaient toujours dans sa tête : « Amal, il faut que tu reviennes dans un mois pour ton opération. » Soudain, elle commença à crier : « Je ne veux pas la faire, je ne la ferai jamais ! »

- Pourquoi fais-tu ça, ma petite ?, l'interrogea la grand-mère.

« Ma vie est finie ! Le cancer, c'est la fin pour moi ! Pourquoi ferais-je l'opération ? Tout est terminé. Après quelques jours, je vais perdre mes beaux cheveux, je vais rester sans sourcils, je vais perdre du poids petit à petit, je serai tout le temps pâle. Et je ne verrai plus les regards que je connais, il n'y aura plus que la pitié.

- Mais, ma petite, tu peux changer tout ça.

« Mais... Comment ? Je suis vraiment malade, comment puis-je changer cette vérité, mamie ?

- Amal, toute cette vie va se terminer un jour. On va tous

mourir. Cette vie est périssable, mais elle ne s'arrêtera pas, même si tu es malade. La vie va continuer. Et toi aussi, il faut que tu revives ta vie dès maintenant. Tout ce que tu as envie de faire, fais-le, chaque jour est une nouvelle chance pour toi, sers t'en bien.

« Et l'opération ?

- Fais l'opération ma petite, c'est le défi de ta vie, ma belle. Elle a commencé à écrire un de ses rêves sur un petit papier qu'elle a plié soigneusement puis l'a rangé dans une petite boîte en bois.

Tous les matins, elle se réveille avec un beau sourire pour accueillir sa journée avec un grand espoir. Elle choisit un rêve dans sa boîte et essaie de tout faire pour qu'il se réalise. Elle est redevenue comme avant ; son sourire s'attarde sur son visage, elle aide toujours les autres : ses camarades faibles, les gens dans les rues. Elle nourrit même les animaux.

Le jour de l'opération, elle est allée à l'hôpital avec sa grand-mère, « son éternelle et unique amie ». Elle parla aisément avec son médecin. Elle croit que Dieu l'a choisie parce qu'elle est forte, comme sa grand-mère le lui a dit. Elle va battre cette maladie qui vole tout ce qui est beau et fleurissant chez les gens. Le docteur a demandé aux infirmiers de faire les analyses nécessaires avant l'opération. Amal est restée dans la salle d'attente où elle eut l'impression qu'une vie passait en attendant l'arrivée de son médecin. Il est entré quelques heures plus tard. Elle ne pourra jamais oublier son regard. Il était complètement choqué. Il n'y avait plus aucune trace de la maladie dans son corps. Il lut et relut ses notes plusieurs fois.

- C'est impossible, c'est un miracle ! cria le médecin.

« Qu'est-ce qu'il y a mon fils ? dit la grand-mère.

- Nul besoin de se battre Amal, le cancer s'est échappé de toi, de ta volonté et de ta force !

La grand-mère et sa petite fille s'embrassèrent en pleurant bruyamment, mais cette fois de bonheur, pas de tristesse.

Amal s'est alors promise d'être un bon exemple pour les autres cancéreux.

« Soyez forts mes amis, ne perdez pas votre vie avant de bien la vivre, faites le bien pour tous, sans attendre d'être récompensés. Mes amis, battez-vous et gardez espoir en permanence en l'amour absolu. Et vous qui avez des amis ou des proches malades, ne les laissez pas céder au désespoir, encouragez-les pour mieux vivre la vie puisque la Terre est encore en vie. Soyez pour eux comme ma grand-mère fut pour moi la lumière qui enlève l'obscurité, l'espoir qui efface la douleur. »

C'était un extrait de son discours lors de la cérémonie de remise de diplôme quelques années plus tard.

Première édition Mars 2019.
Cet ouvrage a été imprimé en France,
en 200 exemplaires.

Dans le cadre du XVII^{ème} Sommet de la Francophonie à Erevan (2018), RFI et l'AUF ont lancé le « Prix Jeunes Écritures RFI-AUF ». Ce nouveau Prix, destiné à encourager l'écriture de récits courts d'expression française, s'adresse à la fois aux étudiants des universités membres de l'AUF, et aux jeunes auditeurs de RFI entre 18 et 29 ans.